

— Capitaine, répondit-il, la cavalerie de Vienne, abandonnant sa garnison, vient de se joindre aux soldats de l'He-d'Elbe, en criant : *Vive l'Empereur* ! Les éclaireurs de la Garde impériale commencent à se montrer à l'entrée du faubourg et avant peu, selon toute apparence, le gros de l'armée y sera arrivé.

— S'il en est ainsi, dit M. de ***, nous n'avons pas un instant à perdre pour nous rendre auprès de *Buonaparte* : Partons, Messieurs, partons.

— Eh quoi ! reprit le porteur de la nouvelle, vous croyez pouvoir arriver jusqu'à l'Empereur avec vos cocardes blanches ?

— Et qui pourrait s'y opposer ? répliqua fièrement le colonel...

— Qui ? et parbleu ! ceux qui en portent une autre !

— Comment ! vous croyez qu'ils oseraient.. ?

— S'ils oseraient ? Ah ! ils se gêneraient peut-être.

— Ne plaisantons pas, jeune homme. Savez-vous, avez-vous vu quelque chose qui puisse vous faire supposer.. ?

— Moi ? je sais, j'ai vu que les soldats de *Buonaparte*, comme vous l'appellez, enlèvent avec la pointe de leur sabre ou de leur baïonnette toutes les cocardes blanches qu'on expose imprudemment à leur vue, quels que soient ceux qui les portent.

Et le jeune homme appuya malicieusement sur ces derniers mots.

— Avec leur sabre ! avec leur baïonnette ! s'écria l'un des officiers de la députation, mais c'est une horreur, une véritable profanation !

— Allons, Messieurs, reprit M. de ***, je vois qu'il nous faut ici subir une dure nécessité, mais nous ne devons pas, pour notre seule satisfaction, exposer cette noble cocarde aux insultes d'une horde de furieux. Quoiqu'il puisse nous en coûter, dépouillons-nous pour quelques instants de ce signe vénéré, mais ne nous en séparons pas : plaçons-le sur notre cœur.

A ces mots, ces Messieurs détachèrent leur cocarde de leur chapeau et la cachèrent sous leur uniforme.